

# JACQUES ET LE TANK de Jacques DELVAL

## 6ème chapitre : une peur atroce

J'ai appelé les gens du café :

– Venez nous aider, s'il vous plaît ! Le couvercle est coincé.

Personne n'a bougé !

– Les vaches ! a dit Dédé. Ils ont peur, ou ils veulent nous punir.

J'ai essayé de sortir par la meurtrière, mais j'arrivais tout juste à passer une jambe.

Le patron du café nous a crié :

– C'est bien fait pour vous : maintenant vous n'avez qu'à attendre les F.F.I.

– Quelle bande de trouillards ! a murmuré Dédé, au bord des larmes.

Moi, de rage, je me suis mis à donner des coups de pieds dans le blindage et à appuyer sur toutes les manettes du tableau de bord. Tout à coup, j'entends un léger vrombissement : la tourelle était en train de pivoter ! Gérard m'a crié :

– Arrête ! Le canon est pointé sur le café !

Au dehors, c'était la panique .les gens hurlaient de terreur :

– Ils vont nous faire sauter !

Nous étions pétrifiés : et si le coup partait ? Les minutes se sont écoulées dans un lourd silence. Le froid saisissait nos jambes nues.

Soudain, on a entendu au loin un grondement sourd et quelqu'un a crié :

– Les Américains arrivent !

La sirène de la mairie s'est mise à hurler, les cloches de l'église se sont mises à sonner. Mais dans la rue, les gens, au lieu de se réjouir, avaient l'air terrorisé : ils s'enfuyaient, certains plongeaient dans la « maison fondue »... Pourquoi, pourquoi ?

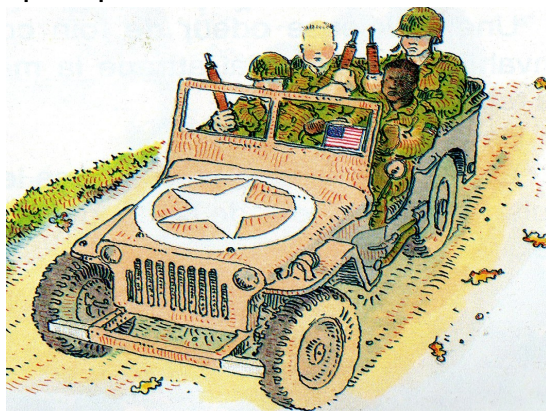
Lentement, j'ai compris l'horreur de la situation : nous étions dans un tank allemand, avec des croix gammées sur les côtés ! J'ai murmuré faiblement :

– Les Américains... ils vont croire que l'équipage du tank est allemand... ils vont nous tirer dessus !

Brusquement pour nous, ce n'était plus un jeu, c'était la guerre. Nous étions, pâles, glacés, incapables de bouger. Nous attendions le sifflement affreux de l'obus qui allait nous détruire, nous tuer.

– Je donnerais n'importe quoi pour être à la maison, ou même dans la classe de monsieur Larde ! a gémi Dédé.

A ce moment, les pétarades d'un moteur nous ont fait sursauter. Je me suis précipité à la meurtrière :



– Une Jeep ! Des Américains ! Il y a l'étoile blanche sur le capot !

Le conducteur était un Noir, c'était la première fois que j'en voyais un. A côté, il y avait le patron du café. Il me faisait des signes. Il les avait prévenus !

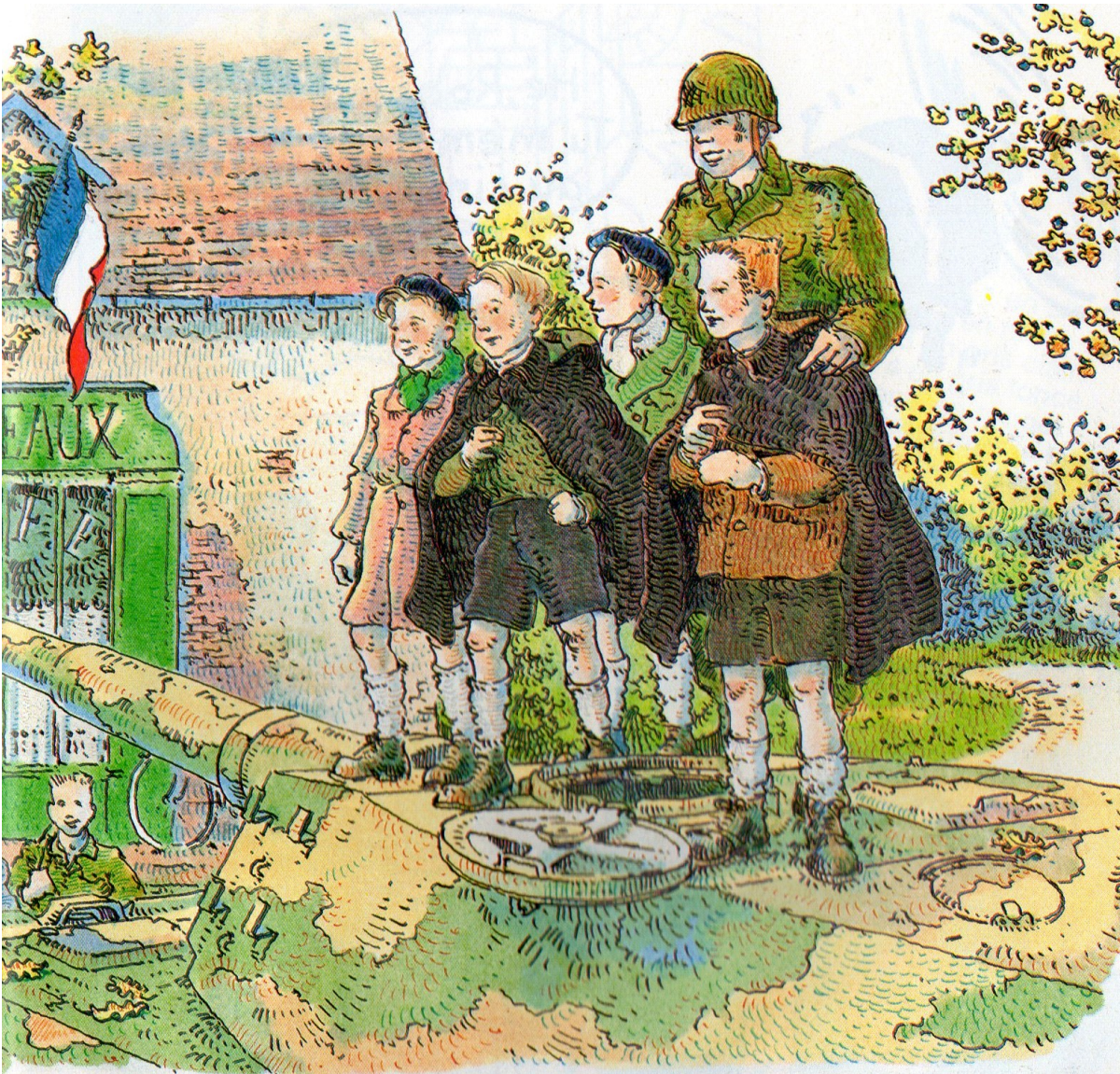
La Jeep s'est arrêtée près du tank. Les gens sont sortis de leurs cachettes. Ils accouraient de partout, ils s'embrassaient, ils rigolaient, ils pleuraient.

– Et nous alors, a crié Dédé, vous ne venez pas nous délivrer ?

Un soldat américain a bondi sur le tank. D'une poigne vigoureuse, il a soulevé le couvercle. Une délicieuse odeur de foin coupé a envahi la tourelle. J'ai attrapé la main qui se tendait vers moi.

– Hey, boys ! Come on\* !

Et je me suis senti enlevé dans les airs. Puis ça a été le tour de Dédé, de Gérard et de Jean-Claude. Nous nous sommes retrouvés tous les quatre debout sur le tank, à côté du soldat. Les gens ont applaudi. Pour nous, la guerre était finie.



*\*Hey, boys ! Come on : en anglais cela veut dire : Allez, venez les gars !*